

LA PAGE DU CINÉMA

Le "Napoléon Bonaparte" d'Abel Gance



M^{lle} ABEL GANCE (Marjolaine) interprète, dans « Napoléon Bonaparte », le rôle de Thérèse de Méricourt

ALBERT DIEUDONNÉ « SPÉCIALISTE » DU RÔLE DE NAPOLEON

LA TECHNIQUE DU « RELIEF SONORE »

Les résultats sensationnels auxquels est parvenu Abel Gance dans le « relief sonore », qu'il a appliqué à son film « Napoléon Bonaparte », ont attiré l'attention sur son procédé.

L'invention d'Abel Gance consiste essentiellement à disposer dans la salle de cinéma un certain nombre de haut-parleurs qui reçoivent le son alternativement ou tous ensemble et qui enveloppent le spectateur de sons.

La réalisation technique est constituée par un système de relais sur la pellicule. Une « bande pilote » a reçu au laboratoire des perforations correspondant à la commande de relais électriques assurant la mise en marche des haut-parleurs. Elle est montée sur l'appareil de projection et se déroule en synchronisation absolue avec le film image.

Chaque fois qu'une perforation de la bande pilote se présente sur un tambour donné, il se produit le déclenchement d'un électro-aimant relié au haut-parleur qui doit entrer en action.

« Le cinéma », dit Abel Gance, « est avant tout le pouvoir d'être partout, à tous les plans, à tous les moments d'un drame ».

Le relief sonore apportera sans nul doute un immense élément d'intérêt à la production cinématographique mondiale.

— Un grand documentaire donnera prochainement les fêtes de clôture de l'Année Sainte à Lourdes et le triduum de messes, présidé par le cardinal Pacelli, légat du Pape.

— Marcel Pagnol tournera bientôt, à Marseille, un film sur Marseille religieuse, à l'occasion de l'exposition missionnaire.

C'est en 1914 qu'Albert Dieudonné, qui devait par la suite personnifier Bonaparte dans le film d'Abel Gance, joue pour la première fois le rôle de l'Empereur des Français.

A la sortie du Conservatoire, où il avait été l'élève de Paul Mounet, Dieudonné avait fait sur diverses scènes parisiennes des créations remarquées. Puis, comme beaucoup de jeunes artistes à l'époque, il avait été engagé en province et à l'étranger et avait passé notamment deux ans à Bruxelles. C'est là qu'il joua pour la première fois le rôle de l'Empereur.

Fonson lui avait offert de créer le rôle de Fouché dans « Le Chevalier au Masque ». Il lui avait bien confié le personnage de l'Empereur, mais il lui trouva la voix trop tenue.

Dieudonné protesta énergiquement et entreprit de démontrer au directeur bruxellois qu'il était capable de tenir le rôle et se mit à déclamer avec une autorité redoutable, la grande tirade du « Cid ».

Ce fut magnifique. Se souvenant de l'enseignement de son maître Paul Mounet, il lança de grands éclats de voix, à tel point que Fonson, sidéré par ces clamours qui devaient s'entendre jusque dans la rue, l'interrompit tout net en lui disant : « Parfait, parfait. Mais assez, pour l'amour de Dieu. Je vous engage ! »

Et c'est ainsi que pour avoir « hurlé » les imprécations du « Cid », que Dieudonné fut choisi pour interpréter le rôle de l'empereur Napoléon, qu'il devait par la suite reprendre au cinéma.



ALBERT DIEUDONNÉ, DANS « NAPOLEON BONAPARTE »

« Ce film est long : sa projection dure plus de deux heures, mais il se termine sur une belle image descendant du groupe de Rude à la tombe du Soldat inconnu. Il nous communique si bien cet enthousiasme que nous savons saisir au vol quand on nous en donne l'occasion, que l'on sort de cette représentation confiants dans l'avenir de la France, ce qui est un résultat appréciable. »

off, Georges Mauloy, Cathalat, Morin, Paudin, Samson Fainsilber réalisant l'interprétation vocale de Danton, le ténor Koukousky qui chante une magnifique « Marseillaise », M^{lle} Marjolaine et Marken.

Dans les autres rôles, on retrouve Sokoloff, Georges Mauloy, Cathalat, Morin, Paudin, Samson Fainsilber réalisant l'interprétation vocale de Danton, le ténor Koukousky qui chante une magnifique « Marseillaise », M^{lle} Marjolaine et Marken.



BAUDIN, DANS « NAPOLEON BONAPARTE »

Il y a des sujets qui ne vieillissent pas. Nos enfants continuent, au cours de leurs études, d'aborder l'histoire de la Révolution ou celle de Napoléon avec les mêmes angoisses et la même curiosité que nous à leur âge. Ils sont touchés par les récits relatant les derniers instants de Louis XVI et de sa famille, les drames de la Terreur et les adieux de Fontainebleau. Leurs narrations des batailles gagnées par le général Bonaparte sont toujours empreintes d'autant de feu et d'enthousiasme.

Si Abel Gance a repris le sujet qui anima il y a sept ou huit ans, au temps du film muet, une production qui fut le bruit de son heure, il l'a beaucoup modifiée.

L'action se passe à Grenoble, pendant les Cent Jours, dans l'arrière-boutique d'un libraire bonapartiste, qui accueille chaque soir pour la veillée, outre Stendhal et Béranger, un imagier d'Épinal, un grand amputé, une folle, un Corse, ceux qui regrettent l'Empereur et qui font des vœux pour un retour problématique. A tour de rôle, ils évoquent les heures terribles de la Révolution, les années de jeunesse de Napoléon, ses paroles restées célèbres, son mariage avec Joséphine et surtout cette façon qu'il avait de parler à ses soldats mal nourris et déguignés, qu'il mena à la victoire et qui l'aimèrent après la défaite.

Tandis que Capucine, un vieux demi-soldat, se lamente de voir le règne de Louis XVIII, on entend au dehors une rumeur qui grandit et bientôt une nouvelle se répand : l'Empereur a débarqué à Corfou. Il est déjà à Laffrey et a rallié à sa redingote grise les soldats du Roi qui avaient mission de l'arrêter ou de le tuer.

On voit qu'Abel Gance a modifié la ligne du film muet qu'il avait déjà produit sur le même sujet. On a supprimé tout ce qui avait trait à cette intrigue aussi peu historique que possible créée jadis pour Anabella et du premier film demeurent

ces scènes grandioses et émouvantes de la Révolution, des fresques rudes comme cette réunion au Club des Cordeliers, au cours de laquelle on chanta la « Marseillaise » pour la première fois à Paris.

La grande nouveauté de ce « Napoléon Bonaparte » est la perspective ou le relief sonore. Au lieu d'entendre les voix et les bruits à la hauteur de l'écran, nous sommes enveloppés par les conversations et les rumeurs grâce à des haut-parleurs placés dans la salle un peu partout.

L'effet est prodigieux : nous croyons que Danton, Robespierre, Marat, Saint-Just parlent derrière nous, que ce sont nos voisins qui hurlent la « Marseillaise », que nous voyons les campements de l'armée d'Italie et comme une illusion en amène d'autres, nous nous crovons facilement en Corse lors de la célèbre affaire opposant Paoli à Bonaparte et sentons le vent du large qui se met à souffler lorsque le futur Empereur des Français atteint la côte à coups de trier et s'enfuit dans une barque, hissant en guise de voile le drapeau tricolore.

On pourrait reprocher à l'ensemble de la production d'avoir abusé un peu de montages précipités et de surimpressions, peut-être plus lassant qu'évocateur. Mais on doit reconnaître qu'Abel Gance a réalisé des prodiges photographiques, où l'art et la technique ont utilisé toutes leurs ressources.

Parmi les acteurs de la version muette, quelques-uns sont morts, dont Eugène Fuffet, que nous revoions en Madame Vère ; d'autres, encore obscurs à cette époque, ont conquis la gloire ; d'autres enfin, ne jouèrent que dans la version parlante. Parmi ceux-ci, Delaire est particulièrement à féliciter pour sa création du vieux grenadier blessé qui évoque ses campagnes : Scintquel, pour sa bonne diction.

La composition de Dieudonné est toujours aussi puissante et son Napoléon est toujours aussi émouvant et dénotant.

Du nouveau à Pathé-Cinéma

On connaît les difficultés financières du cinéma français. Gaumont-Franco-Film Aubert est en reorganisation sous le contrôle du Gouvernement. Pathé-Cinéma est sur le point de déposer son bilan et une campagne de presse très vive poursuivait depuis quelque temps son administrateur-délégué M. Natan.

Il semble que toutes les difficultés soient en voie d'arrangement. M. Natan vient d'abandonner la direction de Pathé-Cinéma. Un nouveau groupe important, à la tête duquel se trouve M. Edouard Worms a pris en mains l'assainissement financier et apportera la trentaine de millions nécessaires à l'élasticité de la trésorerie.

M. Worms est déjà dans les affaires de cinéma avec Eclair-Journal. C'est lui qui s'était mis sur les rangs pour renflouer la Gaumont-Franco-Film Aubert et avait envisagé un traité d'alliance avec Pathé. Il a déjà à son actif plusieurs reorganisations d'importantes sociétés, tant dans les grands magasins que dans l'alimentation et les chaussures.

M. et M^{lle} Johnson réalisateurs de « Baboona »

Il y a vingt-cinq ans que M. et M^{lle} Johnson font des films documentaires : il y a aussi vingt-cinq ans qu'ils sont mariés. Lorsqu'il était jeune homme, Martin Johnson était un fervent admirateur de Jack London. Il lui écrivait certain jour, le riant de l'emmener dans ses expéditions. A la surprise générale, Johnson partit dans les mers du Sud avec London ; sa carrière était décidée. En 1910, il épousa Osa-Helen Lighty. C'est à cette date que les Johnson entreprirent la série de leurs voyages. Presque de chacun, ils rapportèrent un récit image, film documentaire, toujours d'un intérêt de premier ordre. Ces dernières années, ils ont exploré à fond le continent africain, d'où ils nous ont rapporté « Congorilla » et « Baboona ».



M. et M^{lle} Martin Johnson s'amuse avec un jeune éléphant

L'écurie de courses de Mae West

On a récemment fait courir le bruit que Mae West venait d'acheter un cheval de courses, un splendide trotteur, que d'autres rejoindraient bientôt à l'écurie.

Mae West propriétaire, tout comme l'Alha Kan, pourquoi pas après tout ? Pearl White, qui fut l'interprète des « Mystères de New-York », Max Dearly, ne sont-ils pas eux aussi, courir avec succès.

Mais ce cheval n'était qu'un « canard ». Mae West a démenti la nouvelle.

C'est son beau-frère qui vient d'acquiescer un cheval de courses, et pour faire plaisir à Mae, il a donné à son crack le nom de « Pleasure Man », qui est le titre d'une des pièces de l'originale vedette.

JULIEN DUVIVIER PRÉPARE UN NOUVEAU FILM

Julien Duvivier, le réalisateur de « Poil de Carotte », de « Maria Chapdelaine » et de « Golgotha », s'est remis au travail. Il est parti pour le Maroc espagnol, où se passe l'action de la « Bandera », le roman de Pierre Mac Orlan, et qui va se muer en film. Cette nouvelle production sera tournée en deux versions : l'une française, l'autre espagnole.

Un documentaire sur l'aviation marchande française

Un film sur l'aviation commerciale française a été présenté par la Société Air France. Ce film, réalisé par MM. Jacques Berr et Marcel Paulis, sous le titre « Route du Ciel », synthétise le fonctionnement de nos lignes aériennes commerciales et montre qu'aujourd'hui les services de l'air sont organisés avec la même rigueur que ceux d'un réseau de chemin de fer.

LES HOMMES OUBLIÉS



GUYNEMER ET LE MARÉCHAL FRANCHET D'ESPÈREY DEVANT UN AVION AU FRONT (document de l'Armée)

Quelques anciens combattants de tous pays alliés ou ennemis, ont rassemblé des bouts de films appartenant à des collections privées, les ont raccordés avec des documents officiels dont on a bien voulu autoriser la parution et ont ainsi réalisé un reportage sur la guerre de 1914-1918, émouvant et d'un grand intérêt, auquel M. Gaston Doumergue a accordé son patronage.

Il est commenté par « un de ceux qui sont revenus » avec tact, clarté, dans un esprit pacifique. A l'enchaînement des faits, grands et petits, l'homme qui les situe ajoute de temps en temps une réflexion personnelle sur ce qu'était le moral du soldat, sur les peines endurées, les hivernages dans la pluie et la boue, les heures passées en première ligne sans ravitaillement, les blessés qui se plaignaient à quelques mètres et qu'il était impossible de secourir, sur les sentiments qui devant Verdun pouvaient agiter les troupes le long de ce chemin parcouru le plus souvent dans un sens, sur le véritable héroïsme des « poilus ».

Tout cela dit de telle manière que dans la salle des applaudissements éclatent, nets et au même instant, avec un ensemble éloquent.

Ce film doit être vu par les jeunes. C'est pour eux qu'il a été élaboré, pour leur montrer le vrai visage de la guerre, pour qu'ils la redoutent et la combattent, car certaines images sont d'un réalisme impressionnant. Puissent-ils ensuite mieux comprendre comment ce conflit mondial a éclaté, quelle fut sa répercussion dans les airs et sur mer. Puissent-ils rendre hommage à la valeur de certains chefs, à leur volonté, à leur esprit de décision,

même pas de l'ois, même orgie de banalités. La croix gammée remplace l'aigle impérial, c'est tout.

Que l'horreur qui émane de ces champs de bataille n'ayant plus rien de comparable avec ceux évoqués par des films romancés) dégoûte nos jeunes de la guerre, mais qu'ils n'oublient pas leurs aînés et qu'ils travaillent à conserver la flamme de l'idéal et du devoir, afin que par leur union, leur force soit sans crainte et sans peur.

UN FILM SUR DOM BOSCO LE FONDATEUR DE L'ORDRE DES SALÉSIENS

Il est intéressant de connaître les films représentatifs de chaque pays.

L'Italie nous offre maintenant une production tout à fait extraordinaire. La Compagnie Lux, qui a tourné en Italie, a choisi l'une des plus grandes figures religieuses du siècle dernier.

Il s'agit de la vie de Dom Bosco, le fondateur de l'Ordre des Salésiens, récemment canonisé. C'est une œuvre susceptible d'être vue par tous les publics, alors que bien souvent ce genre de productions n'a qu'une portée restreinte s'adressant à un cercle limité. C'est que, par la beauté sans cesse renouvelée de ses paysages, ses mouvements d'enfants, son émotion qui frappe les meilleures parties de l'être, Dom Bosco ne cesse pas de rester profondément humain.

Ce film a obtenu en Italie un accueil triomphal. Il mérite un même accueil en France.



NINA MAC KINNEY la vedette noire

LE GRAND BARNUM

On s'est attaché à nous conter certains événements saillants de la vie de Barnum, mais on s'est davantage complu à faire un portrait de l'homme, que Wallace Berry anime avec son habituel talent.

En 1835 — ce film marque un centenaire — dans une rue où passait deux fois par jour une diligence détestée des poètes qui y picoraient la journée entière, Phinéas Barnum tenait boutique d'objets hétéroclites pour faciliter ses achats et ses échanges des malformations de la nature, cet cet époux plutôt soumis, avait un penchant pour les monstres. Les fréquentes scènes de sa femme n'arrivaient pas à le vaincre. Il avait acquis « la grenouille à deux têtes » et « l'araignée velue », lorsqu'il avait sous son toit un ivrogne impénitent, Billy Walsh, qu'il voulait guérir. Pour le remercier, celui-ci, guéri ou non, lui donna l'idée d'ouvrir un musée dans un hangar voisin. Ce fut le début de la fortune.

On y montra la « nourrice de George Washington », la « femme à barbe » et beaucoup d'autres attractions de ce genre. Tout New-York y défila jusqu'au jour où quelqu'un insinua que la célèbre nourrice avait à peine quatre-vingts ans et que la femme à barbe était un homme. L'humanité est ainsi faite qu'elle aime à être abusée si elle s'amuse, mais elle n'aime pas qu'on le lui dise ! Le musée fut pillé, tout était à recommencer.

Afin que ceux qui sont une première fois déçus dans leurs entreprises ne désespèrent pas, nous insistons sur cette particularité de l'histoire, Barnum. Le succès n'apparut durable qu'après trois ou quatre ruines successives, suivies de recommandements.

Walsh, parti pour Londres afin d'en ramener « l'éléphant géant », rentra avec le « rossignol suédois », charmante fille douée d'une voix superbe, qui fut pendant un temps l'engouement du Nouveau Monde, qui rapporta de l'argent à son impresario, mais aussi des désillusions et des désaccords.

Enfin, après de triomphales tournées en Europe avec le nain général Tom Pouce et sa femme Livinia, reçus par la reine Victoria, ce fut la consécration mondiale. Un musée, semblable au premier, brûla, émettant une fois encore l'araignée de son propriétaire, qui continua avec quelques bêtes l'embryon de ce Cirque Barnum, si solidement installé ou épargné sur son qui compte toujours parmi les plus grands de l'univers.

On avait annoncé que cette production demandait le concours d'une bonne douzaine de phénomènes ; il n'en est rien, peut-être heureusement pour nous : les monstres sont pénibles à voir.

Le rôle du général Tom Pouce et celui de son épouse sont tenus par des enfants. Des nains adultes ont d'autres gestes et d'autres voix que ces deux charmants interprètes.

Ce récit imagé ne comporte que des événements se plaçant à New-York. Les voyages en Europe sont simplement signalés, un du moins, car le second entre ce-taine lenteur et l'impression que tous ces événements, qui s'étirent sur plus de vingt années, tiennent en une seule. Au début, Ellen, la nièce du héros, paraît quinze ans. Elle demande à Walsh de l'attendre pour se marier. A la fin, elle se marie ; nous savons qu'entretiens Walsh a roulé sa bosse sur tous les continents et malgré son péché mignon qui l'unit à la dive bouteille, il n'a pas un poil gris de plus. Quant à Ellen, elle semble toujours aussi jeune !

Seulement on passe sur tout cela, car à chaque instant nous sommes surpris de ce qui pourrait devenir de l'ennui par des traits humoristiques variés.

Wallace Berry, Barnum sentimentale, bon, mais gaffeur, doté d'espoir et de courage ; Virginia Bruce, ravissant rossignol suédois ; Rochelle Hudson, tendre Hélène ; Adolphe Menjou, remarquable Billy Walsh, colonel, par leurs personnalités une œuvre bonifiée.



WALLACE BERRY, DANS « LE GRAND BARNUM »